

# Un Tour du monde en 80 grands-parents



Denise (1910 / 1999) & Gabriel (1902 / 1981)

mes grands-parents paternels



*Par Pascal*

Mes grands-parents paternels étaient propriétaires d'une ferme à la Ferrière-aux-Étangs.  
J'avais treize ans au décès de mon grand-père.



Leur mariage en avril 1932

**Je me souviens mieux de ma grand-mère. C'est d'elle dont je parle ci-dessous.**

Nous l'appelions Mémère. Je ne sais pourquoi. Quand je fus en âge de nommer les autres, ce choix avait été fait, je pense, par les adultes, j'étais l'aîné. Au même moment il devait y avoir dans le pays des millions de « mémère » mais dans notre famille, Mémère c'était la maman de papa, pas d'erreur possible.

Je me souviens que Mémère a toujours été bienveillante à mon égard. Jamais je ne fus grondé même si parfois elle aurait voulu se montrer sévère. Cela ne pouvait pas marcher, car elle expliquait qu'elle pouvait s'il le fallait être autoritaire, c'était comme s'excuser avant d'agir et les enfants comprennent vite ces situations.

Nous allions le dimanche nourrir les lapins. Parfois descendre de la maison de pierre en granit, 200 mètres plus bas dans le pré, signifiait qu'un lapin bien nourri allait nous nourrir.

Pendant longtemps j'ai essayé de comprendre comment ma tendre grand-mère pouvait avec minutie prendre ce lapin, le pendre pas les pattes arrières, l'assommer puis percer son cou.

Je me souviens qu'elle n'aimait pas trop que je sois là à ce moment. Cela se passait dans l'atelier, une maison dans le passé sans doute ? Il faudrait que je redemande à papa. Le sol était en partie fait de grandes pierres lisses et de terre battue. Cela sentait un mélange de lubrifiants qui servaient aux moteurs de la ferme, de bois et d'humidité de Normandie. Les murs étaient couverts d'outils faits de bois et d'acier, des outils qui avaient des formes résultantes de siècles de recherches quand seul l'outil et l'homme pouvaient façonner le bois. Pas de plastique dans cet endroit.

Mémère portait ce bonnet blanc mais je ne sais plus si c'était souvent ou juste pour aller traire les vaches.

Aujourd'hui, alors qu'une partie du monde s'éveille et réalise que le sens de la vie nous échappe, que nous mangeons des produits et que l'on a oublié que le produit peut être une vie, que cette vie souvent aura été produite en oubliant qu'un cochon est aussi sensible qu'un chien, je repense aux lapins de ma grand-mère.

Comme dans toutes les fermes, l'année était rythmée par les saisons, les foins et la fabrication du cidre ; c'était ce que j'aimais le plus. Je me souviens avoir vu ma grand-mère ranger les bottes dans le plateau mais plus tard elle venait simplement apporter un panier pour ceux qui travaillaient dans le champ du fond du chemin — le bout du monde ce champ.

Au-delà je ne savais pas ce qu'il y avait, après la haie.

Il y avait aussi son tiroir à gâteaux et chocolat, les boîtes en bois pour ranger les dominos.

Ma grand-mère (me) souriait toujours. Sauf les quelques jours avant qu'elle parte. Elle ne parlait plus et je ne lui ai pas parlé avant qu'elle nous quitte. Pourtant cela aurait dû ne pas être trop compliqué de dire des mots bien dans ces moments là, mais je ne l'ai pas fait et je m'en souviens comme si c'était hier.

La vie aux Novalles, une ferme à cette époque, avec les saisons et la relation aux choses que la nature nous fournit, est un souvenir utile aujourd'hui pour relativiser et donner du sens à la vie. Je pense à



Mémère et aussi à mon oncle Maurice, fort, bon et sage, un élément indissociable au bon fonctionnement de cette petite organisation paysanne.

Depuis quelques années je ne mange plus de viande. Je ne suis pas sûr que ce soit en souvenir des lapins de Mémère, mais sans doute qu'ils font partie des éléments de la réflexion qui m'ont conduit vers cette démarche.



Avec leurs trois petits-enfants

